

Centre d'Études Nord du Portugal - Aquitaine (CENPA)

L'IDENTITÉ RÉGIONALE

L'idée de région dans l'Europe du Sud-Ouest

Actes des Deuxièmes Journées d'Études
Nord du Portugal - Aquitaine

CENPA - Maison des Pays Ibériques
Talence - 21/25 mars 1988

Travaux et Documents du CENPA, 5



Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique
15, Quai Anatole France — 75700 PARIS

1991

LA COMMUNAUTÉ BRITANNIQUE DE PORTO AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

Jorge M. Martins RIBEIRO

Resumo : *A comunidade Inglesa do Porto no começo do século XIX*

Em princípios do século XIX, existia no Porto uma comunidade de negociantes ingleses que se dedicavam ao comércio, essencialmente de vinho do Porto e de bacalhau.

Com um peso económico enorme, que nada tinha a ver com a sua importância numérica bastante reduzida, esta comunidade parece ter sido considerada pelos portugueses com certa desconfiança. Os seus membros nunca se deixaram absorver pela sociedade da urbe onde moravam e trabalhavam. A maioria era de religião anglicana e vivia em circuito fechado, com tradições, língua e estilo de vida ingleses, empregando até criados negros originários das colónias britânicas. Muitos conheciam mal a língua portuguesa. Mas tudo isto não os impediu de terem tido uma influência significativa no urbanismo e na arquitectura da cidade.

As invasões francesas de 1807 e de 1809, que atingiram duramente o Porto e o Norte do país, obrigaram a sociedade britânica a tomar medidas para defender os seus bens e a fugirem para Inglaterra. Mas pouco tempo depois da evacuação das tropas francesas, os comerciantes ingleses voltaram, retomando todas as suas actividades.

Porto et Bordeaux, villes marchandes et exportatrices de vins aujourd'hui fameux dans le monde entier, ont pris, comme l'écrivent François Guichard et Philippe Roudié (p. 7 et 16), «*un essor décisif grâce au développement des vignobles qui portent leur nom*». Selon les mêmes auteurs, «*les deux vignobles de Bordeaux et de Porto doivent leur essor aux négociants et aux consommateurs britanniques*». Disons quand même tout de suite que le négoce de ces deux cités, au début du XIX^e siècle, ne se bornait pas seulement au vin ; y arrivaient et en partaient toutes sortes de denrées de leurs arrière-pays respectifs, des produits coloniaux, comme des marchandises d'autres pays européens.

Porto, seconde ville du Portugal, avait un port très actif ; des marchands étrangers y habitaient et y commerçaient. Les Anglais constituaient la communauté étrangère la plus importante, mais il y avait aussi des Français, des Allemands, et peut-être des Américains. Depuis 1812, le consul des États-Unis à Porto (la ville

entretenait de bons rapports commerciaux avec ce pays) s'appelait Francisco de Clamouse Browne ; c'était un descendant de Français et d'Irlandais (Ribeiro, p. 16-19). Et le célèbre commerçant français de Lisbonne, Jacome Ratton, avait épousé une D. Ana Isabel, de la même famille Clamouse (Ratton, p. 10). D'ailleurs, deux membres de cette famille ont été consuls de France à Porto au XVIII^e siècle (Alcochete, p. 216-244).

Le 27 septembre 1807, dans un rapport adressé à lord Strangford alors ambassadeur du Royaume-Uni à Lisbonne, le représentant anglais à Porto, William Warre, écrivait que quelques Français avec lesquels il avait parlé ce jour-là craignaient l'invasion du Portugal par l'armée anglaise. En effet, sachant l'avance inexorable des Français dans ce pays, nombre de ses habitants ont logiquement pensé que, pour s'assurer du contrôle de cette région, les Anglais avaient intérêt à l'occuper avant l'arrivée des forces napoléoniennes. En effet, le territoire métropolitain du Portugal était une base importante pour les opérations de la *Royal Navy* sur le continent européen (Ribeiro, p. 135).

Mais revenons à la communauté britannique. On sait qu'il y avait des Anglais établis à Porto depuis le Moyen Âge et qu'ils y jouissaient de privilèges accordés au cours des siècles par les rois du Portugal. On leur avait donné, par exemple, le droit d'avoir un juge «conservateur» de leur choix et, au début du XIX^e siècle, ce poste était très recherché par les juges portugais (Ribeiro, p. 14-15). Toutefois, ce n'est qu'à partir du troisième quart du XVII^e siècle que les Britanniques ont commencé à exporter le vin de la région du Douro (Schneider, p. 37).

François Guichard et Philippe Roudié écrivent que le vignoble de l'Alto Douro se développa entre 1680 et 1720, devenant «*rapidement le fournisseur exclusif de vins portugais à l'Angleterre*» (p. 13). Avant cette époque, le commerce des *vinhos verdes* («vins verts») de la région de Monção et de Ponte de Lima était très important (Macaulay, p. 230-231).

Si l'on a jusqu'ici parlé du vin, il ne faut pas penser que ces marchands ne s'intéressaient qu'à la commercialisation de ce produit. L'importation de morue de Terre-Neuve tenait aussi un grand rôle dans leur négoce. Leur activité s'étendait encore à d'autres produits comme le charbon, les métaux, le riz, les céréales, le savon, la viande de bœuf, l'huile, la farine, le fromage, les tissus, etc. Le commerce de tissus atteignait, note le consul William Warre en 1807, une valeur considérable. Ils importaient aussi des douves, surtout du Canada ; des cercles de tonneaux, indispensables à la fabrication de ces récipients ; ainsi que de l'eau-de-vie, nécessaire pour la fortification et la conservation du vin.

L'importation de l'eau-de-vie était en principe un monopole de la *Companhia Geral da Agricultura das Vinhas do Alto Douro*, depuis sa création par le ministre Pombal en 1756. Mais si cette institution fut contestée par les Anglais, comme contraire à la liberté du commerce, ils furent cependant parfois autorisés à importer de l'eau-de-vie, autant qu'ils le désiraient et d'où ils le voulaient. Ils en firent ainsi venir de Cadix, de Guernesey, de Naples, d'Irlande et de Bordeaux. En 1810 même, en pleine période d'hostilités entre le Portugal et la France, on a acheté et fait transporter ce produit de la capitale de l'Aquitaine jusqu'à Porto (Ribeiro, p. 19-23). Ce n'était pas seulement les firmes britanniques qui achetaient de l'eau-de-vie à

Bordeaux ; il semble que la *Companhia Geral* a fait de même. Ainsi, dans une lettre du 4 octobre 1804 adressée à António de Araújo de Azevedo, ministre portugais des Affaires étrangères et de la Guerre, par Gonçalves Salomon Henrique Rabal, alors consul du Portugal dans la capitale de l'Aquitaine, ce dernier propose d'acheter de l'eau-de-vie pour le compte de la Compagnie ; encore qu'à ce moment-là celle-ci ne se soit pas montrée intéressée (*Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, Ministère des Affaires étrangères, correspondance des consulats et légations du Portugal. Caisse contenant la documentation du consulat à Bordeaux, 1803-1832).

Des produits comme le liège, les oignons, les fruits, les citrons, les amandes, le sel, les semelles, le sumac et ceux d'origine brésilienne — notamment les peaux, le sucre, le coton et le café — étaient aussi exportés vers l'Angleterre (Ribeiro, p. 21-22).

D'après l'étude de Virginia Rau sur le trafic de l'embouchure du Douro entre 1733-43 et 1764-85, on constate que sur les 6446 navires entrés dans ce port, 4235 (soit 66,7%) étaient anglais ; en deuxième place venaient les Hollandais (679 navires, soit 10,7%), et les Portugais en troisième position seulement (381 navires, soit 6%). 2402 navires provenaient des ports britanniques (37,9%) et 941 (14,8%) des ports américains. On peut en conclure avec cet auteur que les Anglais dominaient le commerce d'exportation et d'importation de la ville de Porto. Tout cela contribuait à la croissance du nombre des sujets du Royaume-Uni habitant la cité, et à leur prospérité (Rau, p. 5-27).

S'il est vrai qu'ils jouissaient de privilèges au Portugal, le fait que la plupart d'entre eux étaient de religion anglicane leur causa des problèmes, surtout avec la toute-puissante Inquisition. On avait bien essayé de garantir la liberté religieuse pour les Anglais en incluant des clauses spécifiques dans les accords signés entre le Portugal et le Royaume-Uni, notamment lors des traités de 1642 et 1656 ; mais il semble que, malgré tout, les premiers chapelains aient été obligés d'exercer leur activité de façon plus ou moins clandestine. Il y avait des prêtres anglicans à Porto depuis le XVII^e siècle. Le révérend Samuel Barton, le premier pour lequel on dispose d'une information détaillée, et son successeur Edward Hinde furent expulsés, respectivement en 1682 et en 1687. On peut y voir sans peine la main du Saint-Office, qui ne reconnaissait d'ailleurs pas la nécessité d'un prêtre pour la célébration du culte protestant (Delaforce, 1982, p. 1-16).

Au Portugal, comme l'écrit le pasteur suédois Carl Israel Ruders, l'exercice public du culte divin était interdit à ceux qui ne suivaient pas la religion catholique romaine. Cependant, la célébration des services d'autres religions était autorisée dans des endroits fermés, à bord des navires ou dans les légations étrangères. Et si, au printemps de l'an 1800, le gouvernement portugais autorisa la célébration, dans une église de Belém, d'un service protestant destiné à des officiers suisses et à des soldats calvinistes cantonnés à Lisbonne et payés par la Grande-Bretagne, ce fut pour des raisons purement politiques (Ruders, p. 159 et 294).

Avant la signature du traité de 1810 qui consacra dans son article XII une liberté de religion relative pour les Anglais, la loi portugaise les obligeait à célébrer les services religieux dans leurs maisons. Après cette date, le culte dominical eut lieu dans la salle de bal de la *Feitoria Inglesa*. En 1815 commençait la construction d'une

église, sur le terrain où se trouvait déjà le cimetière. Cette chapelle fut achevée fin 1818 (Delaforce, 1982, p. 34 et 43-45).

Les sujets britanniques ont souffert des persécutions menées par l'Inquisition, qui est même allée jusqu'à enlever des enfants de familles anglaises pour les faire élever dans la religion catholique (Macaulay, p. 232). Le problème des enterrements était lié à celui de la confession religieuse ; comme hérétiques, les Anglais ne pouvaient être ensevelis dans les cimetières de la ville, considérés comme terrains sacrés (Ribeiro, p. 12). Aussi, avant la construction du cimetière, les résidents britanniques et les marins noyés étaient-ils enterrés au bord de la mer ou du fleuve. On a également utilisé à cette fin un terrain situé à Vila Nova de Gaia, face à l'actuel quartier de Massarelos (Sellers, p. 232 ; Macaulay, p. 233 ; Delaforce, 1982, p. 17). Finalement, la communauté anglaise de Porto fut autorisée à la fin du XVIII^e siècle à avoir son propre cimetière et les premières funérailles y eurent lieu en 1788 (Delaforce, 1982, p. 34).

Entre 1785 et 1790 fut construit l'édifice de la *Feitoria*, lieu de rencontres — d'affaires et mondaines — des marchands anglais. C'était là aussi que l'on fixait le change (Sellers, p. 42, 44 et 47 ; Delaforce, 1983, p. 19 ; Ribeiro, p. 13). Ce palais, édifié sous l'impulsion du consul John Whitehead, devint après 1810 le siège de l'Association Britannique de Porto, car le traité alors signé entre le Royaume-Uni et le Portugal abolissait toutes les *Feitorias* du pays (Delaforce, 1983, p. 4-5). Signalons encore que le bureau du consul d'Angleterre à Porto resta installé dans cet édifice jusqu'en 1835 (Sellers, p. 66, 70 et 73 ; Delaforce, 1983, p. 4-5).

Plus que tout autre Britannique résidant à Porto, le consul John Whitehead eut une profonde influence sur l'architecture de la ville, comme vient de le démontrer Jaime Ferreira Alves. Cela contribua à donner à celle-ci un certain «air anglais». Le major-général Mackenzie, qui visita Porto en novembre 1808, écrit dans son journal que cette ville était sans doute la plus belle et la plus spacieuse qu'il ait vue hors d'Angleterre. Il la trouva aussi très propre, et était d'avis qu'elle devait beaucoup à sa longue association avec la Grande-Bretagne. Cet officier aima aussi beaucoup Ponte de Lima, et trouva que la campagne entre Barcelos et Porto était semblable à celle de l'Angleterre en été, à cause des terrains clos et de l'importance des bois. Par contre, Mackenzie décrit Vila Nova, sur la rive opposée du fleuve, comme un lieu pauvre et sale (British Library, Add. Mss. 39, 201 : *Diary of Mayor-General Mackenzie in the Peninsular War 1808-1809*, fl. 30).

L'Allemand H.-J. Link, dans son ouvrage sur le Portugal qu'il visita à la fin du XVIII^e siècle, observe «*que personne n'avait encore daigné décrire les délicieuses vallées formées par le Minho, où la culture des terres rivalise avec celle d'Angleterre même*» (Link, tome 1, p. IX).

Le général de brigade sir Robert Wilson, commandant de la *Loyal Legion Lusitana* («Loyale Légion Lusitanienne»), qui séjourna à Porto de 1808 à 1809 et fut logé dans l'édifice de la *Feitoria*, trouvait la ville belle et avec des rues charmantes (British Library, Add. Mss. 30, 009 : *Sir Robert Wilson, Journal 14 August - 12 October 1809*).

Le même Link, bien qu'il n'ait pas apprécié les quais de Porto, «*construits sans aucun art*», était d'avis qu'il y avait des rues belles à côté d'autres «*étroites, tortueuses et fangeuses*». La ville lui paraissait ressembler à une cité anglaise : «*on croit avoir quitté le Portugal ; on s'imagine être dans une ville d'Angleterre, à cause de la clarté et de la propreté qui y règnent*». Et il la dit encore «*la ville la plus élégante du pays*» (tome 1, p. 420-421).

Link souligne que le vin est ici le principal objet de commerce et observe que les Anglais donnent le ton à la bonne société. Il affirme même que «*le nombre des gens de distinction y est proportionnellement plus considérable qu'à Lisbonne*». Il parle aussi d'un bel immeuble où les Britanniques avaient «*établi une espèce de casino ou club*» qui contribuait beaucoup à réunir les étrangers, car les règlements y étaient excellents (tome 1, p. 422-423). Il s'agissait certainement du palais de la *Feitoria* achevé, comme on l'a vu, huit ou neuf ans auparavant.

Selon le témoignage de W.H. Kingston, auteur des *Lusitanian Sketches* et qui a visité Porto en 1843, il y avait à peu près cinquante familles anglaises qui appartenaient à la haute société ; elles jouissaient d'une grande considération de la part des Portugais. Leurs maisons étaient parmi les meilleures de la ville, bâties dans les quartiers les plus aérés. Il ajoute que dans aucune autre cité de la Péninsule Ibérique, les Anglais ne pouvaient jouir d'un tel confort et d'une telle indépendance (Macaulay, p. 241-242).

Nos recherches nous ont permis de constater que les Britanniques possédaient des propriétés dans les paroisses de Nossa Senhora da Vitória, Santo Ildefonso, S. Nicolau et S. Pedro de Miragaia, ainsi que dans le *Couto* de S. João da Foz do Douro (Ribeiro, p. 10).

L'écrivain Júlio Dinis, dans son roman *Uma Família Inglesa* (p. 55-56) dont l'action se passe en 1855, divise Porto en trois parties : orientale, centrale et occidentale. Ces quartiers avaient une identité propre, car ils étaient habités par des classes sociales différentes. C'est dans la partie occidentale que demeuraient les Anglais, en particulier dans la paroisse de Cedofeita, dans des maisons peintes de couleurs foncées. L'architecture en était élégante et simple, avec des fenêtres rectangulaires. Quelquefois ces demeures se trouvaient au fond de jardins plantés d'arbres. Ce quartier, selon le romancier portugais, était tranquille ; il n'y avait personne aux fenêtres, toutes les portes restaient closes et le trafic dans les rues était très faible.

D'après H.-J. Link, quelques-uns des marchands britanniques étaient très instruits et cultivés ; par exemple, «*M. Warre, très riche négociant anglais*» (tome 1, p. 422). Il s'agit de William Warre, choisi par ses pairs en 1802 comme consul de Grande-Bretagne après le décès de son oncle John Whitehead. Warre possédait en effet une fortune considérable ; en septembre 1807, à la veille de l'intervention militaire française au Portugal, il évaluait ses biens immobiliers à plus de 20 000 livres sterling. Il détenait en outre de grandes quantités de vin, dont il réussit à expédier une partie en Angleterre avant de fuir Porto. Il dut toutefois laisser derrière lui d'autres biens aussi précieux. Il ne revint pas au Portugal, mais sa firme, la *William Warre & Co*, poursuivit son activité commerciale après la retraite des Français (Ribeiro, p. 25-26, 32, 137).

Link, encore lui, loue les Anglais et notamment William-Nassau, grâce auquel le comte d'Hoffmansegg, son compagnon de voyage, et lui-même ont pu être commodément logés dans la station balnéaire de Caldas do Gerês. Cette petite localité du Minho attirait beaucoup de personnes, dont nombre de Britanniques demeurant à Porto, à cause de ses bains chauds, excellents pour la santé (Link, p. 422).

La communauté anglaise constituait par ailleurs une société fermée dont les membres s'alliaient entre eux, comme en témoignent les registres de mariage (Ribeiro, p. 12). Quelques-uns pourtant ont épousé des Portugais(es), malgré les difficultés éprouvées par les catholiques qui voulaient se marier avec des protestants : Carl Israel Ruders nous décrit la lourdeur des démarches nécessaires pour qu'un tel mariage mixte fût possible (Ruders, p. 148).

Quelques rares Anglais pourtant professaient le catholicisme. C'est le cas par exemple de la famille Allen, ou de James Butler (Sellers, p. 188 ; Allen, p. 390-532 et 235-320 ; Francis, 1985, p. 239). Ils n'étaient pas très bien vus de leurs compatriotes protestants. On trouve toutefois dans les registres de la ville de Porto au XVIII^e siècle des cas de baptêmes, donc de conversions d'Anglais à la religion catholique romaine. Cela a sans doute contribué à l'intégration des Britanniques dans la vie portugaise (Ferreira et Dias, p. 208).

Il semble que certaines familles anglaises avaient pour domestiques des Noirs originaires d'Amérique, qui évidemment parlaient anglais (Macaulay, p. 231-232). Pour nous, cela témoigne surtout d'une mauvaise maîtrise de la langue portugaise par ces marchands et leurs familles.

Malgré tout, ils choisissaient leurs hommes de confiance parmi les Portugais. Il s'agissait des « commissaires » qui achetaient les vins dans la vallée du Douro et les expédiaient à Porto par voie fluviale, en y joignant des renseignements détaillés sur tout ce qui se passait dans la région viticole. Jusque vers 1870, les commerçants britanniques ne possédaient pas de vignobles et avaient donc besoin de tels intermédiaires. Chaque année pourtant, en janvier ou février, les marchands se rendaient dans la région du Douro, où ils goûtaient et achetaient le vin produit l'année précédente (Ribeiro, p. 29). Les employés de leurs maisons commerciales étaient, eux aussi, des gens du pays auxquels ils faisaient une entière confiance.

À l'approche des armées françaises, en 1807 et en 1809, les sujets britanniques ont dû s'enfuir, laissant derrière eux tous leurs avoirs non transportables. Avant de partir pour l'Angleterre, ils ont donc tenté d'éviter les risques de séquestre ; à mesure que se multipliaient les signes inquiétants, ils ont expédié leurs vins, marchandises et autres biens, afin de les mettre en sécurité dans leur pays. Ils les sauvegardaient ainsi d'une possible confiscation décrétée par les Français, voire même par les autorités portugaises, comme ce fut le cas en novembre 1807 quand le prince-régent, D. João, dut se plier aux exigences de Napoléon (Ribeiro, p. 129-130).

Avant de quitter le pays, les Anglais ont aussi placé leurs biens immobiliers sous hypothèque. Ils déclaraient devant notaire être débiteurs de certaines quantités d'argent envers des sujets portugais, et garantissaient le paiement de ces prêts par leurs propriétés. En outre, les marchands ont établi des procurations en faveur de Portugais de confiance, leurs commis par exemple, pour administrer les maisons de

commerce pendant leur absence. Nous avons tout de même trouvé des procurations établies au nom de sujets britanniques ; quelques-uns d'entre eux sont donc restés au Portugal, sans doute pour veiller sur leurs biens et sur ceux de leurs compatriotes, malgré les difficultés qui les attendaient. Des citoyens anglais ont en effet été arrêtés par les autorités espagnoles en décembre 1807 (Ribeiro, p. 145).

Pendant la période troublée de l'occupation napoléonienne, quand les commerçants britanniques étaient absents du pays, ce fut le marchand portugais d'origine hollandaise Francisco Vanzeller qui s'occupa du cimetière anglais (Delaforce, 1982, p. 25-26 : résolution prise en juin 1815 lors de la réunion des membres du «*Contribution Fund*» de la *Feitoria*).

Le fait est que toutes ces mesures furent efficaces, car les négociants anglais de Porto n'ont pas subi de grosses pertes matérielles lors des invasions françaises. L'occupation de la ville par l'armée de Soult, duc de Dalmatie, entre le 29 mars et le 12 mai 1809, leur causa finalement peu de dommages, même si les marchandises et autres biens trouvés à bord des navires ancrés sur le Douro furent confisqués. Ces embarcations n'avaient pu quitter le port avant l'arrivée des troupes françaises, car il faisait très mauvais temps (Basto, p. 98 ; Silva, p. 56-58 ; Ribeiro, p. 152-154).

Le commerce anglais fut aussi affecté par les actions des corsaires espagnols abrités dans les ports de Galice. Malgré la surveillance exercée par la marine de guerre britannique sur les côtes du Portugal, ils arrivaient à jouir d'une certaine impunité, en se déguisant en bateaux de pêche et en recevant quelque appui de la part des populations du Nord-Ouest portugais (Ribeiro, p. 64-88 et 97-101). À la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, le port de Viana, à l'embouchure du Lima, avait en effet perdu son activité commerciale traditionnelle au profit des gros négociants de Porto, anglais et portugais (Capela, p. 113-149).

L'étude détaillée des problèmes vécus par les marchands du Royaume-Uni, au cours des troubles du début du siècle, nous permet de conclure qu'ils en ont beaucoup moins souffert qu'on ne l'a cru, et que leurs infrastructures économiques sont restées intactes. Cela leur a permis de reprendre leurs affaires une fois le danger écarté (Ribeiro, p. 280). Il nous semble enfin que les rapports entre les familles anglaises et les habitants de Porto ont toujours été bons.

Mais une fois la menace napoléonienne éloignée, d'autres épreuves attendaient ces marchands, durant la première moitié du XIX^e siècle. Selon Rose Macaulay, pendant la guerre civile qui a opposé les absolutistes favorables au prince D. Miguel et les libéraux partisans de son frère D. Pedro, ex-empereur du Brésil, et de sa fille D. Maria da Glória, les Anglais ont offert leur appui à la cause libérale. Mais, bien que les autorités absolutistes aient tenté d'exciter la population contre eux, ils gardaient des rapports discrets avec les partisans de D. Miguel, garantissant ainsi la poursuite de leurs activités commerciales (Macaulay, p. 292).

Seule une minorité d'Anglais a quitté le Portugal au cours de ces guerres civiles, qui leur créèrent pourtant toutes sortes de difficultés. L'un des épisodes les plus connus survint en août 1833 : des officiers de D. Miguel firent sauter les entrepôts de la *Companhia Geral do Alto Douro*, provoquant un incendie qui menaça ceux

des maisons britanniques voisines. Heureusement, avec l'aide des troupes du Royaume-Uni alors stationnées à Porto, l'incendie fut maîtrisé et les vins sauvés (Macaulay, p. 314 et 330).

D'ailleurs, si l'on consulte le *Directório da Antiga, Muito Nobre, Sempre Leal e Invicta Cidade do Porto e Vila Nova de Gaia* pour l'année 1838, on trouve parmi les négociants étrangers recensés un nombre significatif de noms et maisons de commerce appartenant à des sujets de la Grande-Bretagne, ce qui témoigne de la place prépondérante qu'ils détenaient dans la vie économique de la ville (p. 103-107).

Vers 1840, James Forrester commença d'entrer en campagne contre l'adultération des vins ; cela créa un malaise certain parmi les Anglais, accusés par l'un des leurs de commettre des abus dans la production et le traitement des vins de Porto. Forrester s'opposait en particulier très vivement à la vulgarisation de l'emploi de grosses quantités d'eau-de-vie dans la vinification (Francis, 1972, p. 305-309).

En résumé : établis à Porto depuis le Moyen Âge, les Britanniques y étaient de plus en plus nombreux aux XVII^e et XVIII^e siècles, prospérant notamment grâce au vin de la région du Douro, qu'ils exportaient surtout vers le Royaume-Uni. Mais leur activité s'étendait aussi à une grande quantité d'autres marchandises. Ils survécurent aux événements politiques et militaires qui bouleversèrent la ville dans la première moitié du XIX^e siècle, en utilisant d'efficaces expédients. Ayant de bons rapports avec les Portugais parmi lesquels ils habitaient et travaillaient, ils constituaient une société relativement fermée, qui arrivait à préserver ses traditions et sa langue. Ils ont pourtant laissé une empreinte indélébile sur la ville, dont la ressemblance avec l'Angleterre étonnait les voyageurs étrangers de la fin du XVIII^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- ALCOCHETE (Nuno Daupías), "As casas de morada de Bernardo de Clamouse", *Boletim Cultural da Câmara Municipal do Porto*, Porto, n° 23 (1-2), 1954, p. 216-244.
- ALLEN (Alfredo Ayres de Gouvêa), "Apontamentos sobre a família de João Allen (1869-1948)", *Boletim Cultural da Câmara Municipal do Porto*, Porto, n° 21 et 22, 1958 et 1959, p. 390-532 et 235-320.
- ALVES (Joaquim Jaime Barros Ferreira), *O Porto na época dos Almadás (1757-1804). Arquitectura. Obras Públicas*, thèse de doctorat, Faculdade de Letras da Universidade do Porto, 1988.
- BASTO (Artur de Magalhães), *1809. O Porto sob a segunda invasão francesa*, Empresa Literária Fluminense, Lisbonne, 1926.
- CAPELA (José V.), "Viana na segunda metade do século XVIII : em torno de um processo de decadência e subalternização comercial", *Boletim da Terra de Valdevez*, n° 6, Arcos de Valdevez, 1983, p. 113-149.
- DELAFORCE (John), *Anglicans abroad : the history of the chaplaincy and church of St. James at Oporto*, S.P.C.K., Londres, 1982.
- DELAFORCE (John), *The Factory House at Oporto*, Christie's Wine Publications, 2^e éd., Londres, 1983.

- DINIS (Júlio), *Uma Família Inglesa*, Manuel Barreira, Porto, s.d.
- Directório da Antiga, Muito Nobre, Sempre Leal e Invicta Cidade do Porto e Vila Nova de Gaia*, Tipografia Comercial Portuense, Porto, 1838.
- FERREIRA (Maria Isabel Rodrigues) et DIAS (Geraldo José Amadeu Coelho), "Baptismo de protestantes e proselitismo católico no Porto setecentista", *Humanística e Teologia*, n.º 6 (2), Porto, 1985, p. 199-222.
- FRANCIS (Alan David), *The Wine Trade*, Harper and Row Publishers, New York, 1972.
- FRANCIS (David), *Portugal 1715-1808. Joanine, Pombaline and Rococo Portugal as seen by British diplomats and traders*, Tamesis Books Limited, Londres, 1985.
- GUICHARD (François) et ROUDIÉ (Philippe), *Vins, vigneronns et coopérateurs de Bordeaux et de Porto. Etudes vinicoles franco-portugaises, tome 1*, CNRS, Paris, 1985.
- LINK (H.-J.), *Voyage en Portugal, depuis 1797 jusqu'en 1799. Suivi d'un essai sur le commerce du Portugal*, 3 tomes, Levrault, Schoell et Compagnie, Paris, 1803.
- MACAULAY (Rose), *They Went to Portugal*, Penguin Books, 2^e éd., Harmondsworth, 1985, p. 229-252.
- RATTON (Jacome), *Recordações sobre as ocorrências do seu tempo, de Maio de 1747 a Setembro de 1810*, Imprensa da Universidade, Coimbra, 1920.
- RAU (Virgínia), "O Movimento da Barra do Douro durante o século XVIII : uma interpretação", *Boletim Cultural da Câmara Municipal do Porto*, Porto, n.º 21 (1-2), 1958, p. 5-27.
- RIBEIRO (Jorge M. Martins), *A Comunidade britânica do Porto durante as invasões francesas (1807-1811). Subsídios para o seu estudo*, dissertation de mestrado, Faculdade de Letras da Universidade do Porto, 1987.
- RUDERS (Carl Israel), *Viagem em Portugal 1798-1802*, coll. Portugal e os Estrangeiros, Biblioteca Nacional, Lisbonne, 1981.
- SCHNEIDER (Susan), *O Marquês de Pombal e o vinho do Porto. Dependência e subdesenvolvimento em Portugal no século XVIII*, coll. Biblioteca da História, n.º 6, A Regra do Jogo, Lisbonne, 1980.
- SELLERS (Charles), *Oporto, Old and New*, Herbert E. Harper, Londres, 1899.
- SILVA (Domingos Oliveira), *The apogee and decline of British hegemony in Portugal (1808-1820)*, thèse de doctorat, University of Southampton, 1985.